Le hibou

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 14

PDF erstellt am: **09.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-223192

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

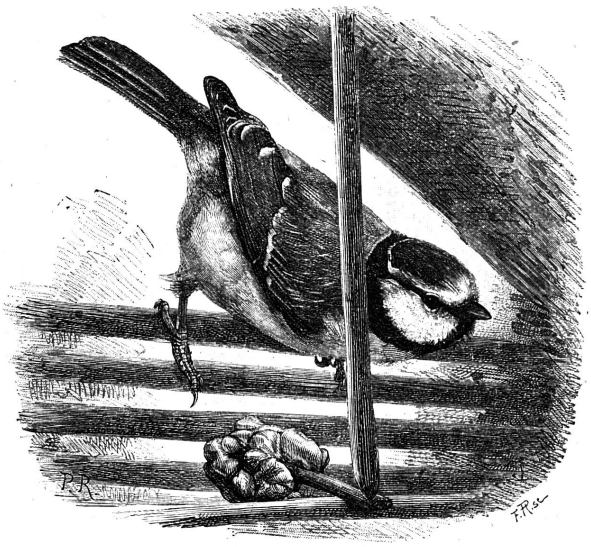
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

tueusement à côté de ses sœurs immobiles, et retourne en toute hâte à sa branche de sureau, pour y croquer le fruit dérobé. Regardez encore : n'y a-t-il point quelque cavité dans le tronc à demi pourri du sureau ? Peut-être y trouverez-vous le nid de la nonnette, un pauvre nid, mal tapissé, mais souvent taillé dans le bois par l'oiseau lui-même, qui se sert de son bec aussi sûrement qu'un graveur de son poinçon. Comme les nids ne sont plus habités dans la saison où mûrit le chanvre, vous pouvez, sans déranger personne, examiner ce curieux produit de la menuiserie des oiseaux. Les petits caquettent dans le voisinage, et la mère, sans doute, ne va pas tarder à rejoindre son époux : ils ne sont jamais longtemps l'un sans l'autre ; ils s'adorent, ils se choient, ils se donnent mutuellement la becquée. Elle vient, elle se pose sur la même branche que son seigneur et maître, avec un *zisisisi*, auquel il répond par un *sizidädä*, ou par tel autre cri de leur vocabulaire d'oiseau.



Ce langage n'est pas riche ; mais l'intonation le varie et même sans voir la nonnette, vous devineriez à son babil tout ce qui lui arrive, tout ce qu'elle veut dire, tant elle y met d'accent. Les nouvelles sont bonnes, et bientôt ils retournent à la provision. Ce que l'un rapporte, souvent il le donne à l'autre, et toujours ploie et reploie la haute tige du chanvre. Cependant, l'appétit a ses caprices : après l'entremets on reprend goût au gibier. Regardez bien cette fois, si vous voulez suivre leurs évolutions dans le feuillage, car la nonnette est agile entre les agiles. Elle dépasse de beaucoup la grande charbonnière ; seule, la mésange à longue queue, moins forte, mais plus légère encore, pourrait lui disputer la palme de la rapidité. Jamais petit oiseau ne fit plus folle dépense de vie. Aucun mouvement n'est difficile à la souplesse de ce corps nerveux et ailé. Elle s'accroche à tout, même au support fragile des feuilles. Elle se sert des moindres rameaux comme le gymnaste de sa barre ; elle s'y tient horizontalement par la force de ses deux pattes tendues, s'y suspend et, la tête en bas, court et sautille le long de la branche; puis d'un élan elle se retrouve dessus, plonge, se raccroche, se relève, replonge et ne cesse de tourner et pirouetter. Quand elle a fait une prouesse, elle n'attend pas qu'on applaudisse pour continuer la représentation. C'est une succession ininterrompue de culbutes, d'équilibres, de sauts périlleux, de balancements, de tournoiements, d'audaces de voltige aérienne. Elle glisse et bondit de feuille en feuille, de branche en branche, de buisson en buisson, toujours piquant du bec, toujours appelant et chantant. Oh ! les grands oiseaux, les maîtres du vol, ramiers, hirondelles, mouettes et frégates, vous qui planez dans le haut espace, vos voyages, vos beaux et rapides voyages, vos grandes chasses dans les airs sont encore un travail : venez, contemplez la voltige de la nonnette : voilà le plaisir, voilà le jeu.

Le hibou.

Les hiboux forment un groupe particulier. On les reconnaît aussitôt aux deux mouchets de plumes qui se dressent, comme des oreilles, à droite et à gauche de leur tête arrondie.

On en compte trois espèces principales, connues sous les noms de grand-duc, moyen-duc, petit-duc.

Le grand-duc est un oiseau puissant et courageux. Sombre habitant des forêts et des gorges, il ne s'attaque guère qu'à des proies d'élite, à moins qu'il n'aille troubler le sommeil des corneilles et des corbeaux. C'est le plus redouté, l'aigle des carnassiers nocturnes.

Le plus inoffensif en est le petit-duc dont l'oreillette se réduit à une plume ; il est à peine plus gros qu'un merle.

Entre ces deux extrêmes se place le moyen-duc, qui est notre hibou commun, de la grosseur d'une corneille. Il commet bien quelques peccadilles aux dépens des petits oiseaux ; mais les souris des champs sont sa proie de prédilection.

Le hibou commun ne supporte absolument pas la lumière du soleil. Ni le chat-huant, ni l'effraie, ni le grand-duc, — surtout pas le grand-duc, — n'en sont hébétés à ce point. Aussi se cache-t-il au plus épais des feuillages. Il passe pour un des plus grimaciers de la race, ce qui tient, sans doute, à l'extrême sensibilité de ses yeux. Plus il est ébloui, plus il est ébahi. La sauvage tristesse de son cri a fait naître de nombreuses superstitions. On redoute surtout celui du petit-duc. Dans les pays de langue allemande, on l'appelle l'oiseau des morts, *Todtenvogel*, à cause de son appel trois fois répété : *tod, tod, tod !*

Il semble donc que tout se réunit pour faire du hibou un oiseau sinistre. Et cependant, il inspire des idées moins sombres que les chouettes. Il le doit en grande partie, à ses deux oreilles mobiles, qu'il incline en avant ou en arrière, et qui lui donnent un air goguenard. C'est un oiseau pittoresque, plus encore qu'effrayant, — un oiseau à oreilles ! Ses grimaces ne sont pas pénibles, comme celles de l'effraie; elles sont amusantes, et on lui trouve, surtout au petit, une sorte de gentillesse, qui le fait rechercher comme un gai compagnon de chambre.

Et puis, l'excès même de son infirmité a pour conséquence et pour compensation des jouissances plus vives. Chaque journée amène un moment délicieux dans la vie du hibou, celui où le soleil commence à baisser sur l'horizon. Il achève son demi-sommeil au milieu des songes les plus flatteurs, goûtant d'avance tous les plaisirs d'une chasse qui ne peut manquer d'être fructueuse. Il s'agite sur sa branche, il se secoue, il lève une patte, il tourne la tête ; parfois il claque du bec, comme si quelque fumet appétissant venait lui chatouiller l'odorat. Les ombres des troncs s'allongent sur la mousse, les masses feuillées commencent à être éclairées par dessous, l'heure des rayons va faire place à celle des reflets : il s'ébranle, il entre en chasse. Les premiers instants ne répondent pas toujours aux images du rêve ; il y a encore trop de lumière ; l'œil a des étonnements, l'aile n'est pas dégourdie, et quelques oisillons moqueurs s'obstinent à huer au passage le chasseur maladroit. Mais voici le crépuscule ; une dernière lueur, colorée par les rougeurs de l'occident, pénètre discrètement dans les clairières des bois ; le silence s'établit ; à peine la brise, qui fraîchit, fait-elle tressaillir les feuilles des bouleaux ; la nature n'est plus qu'un vaste théâtre où le hibou seul est en scène. Il s'anime à son jeu; ses articulations se dérouillent ; il vole sans bruit, mais non sans vivacité ; sa prunelle grandit, il voit. Tout est clair pour lui quand tout devient indécis pour les autres. Ici une bonne piste, là une piste meilleure ; il furette, il cherche, il trouve; le rêve se réalise, la chasse est un festoiement: il dépèce un orvet, morceau par morceau ; il ne fait qu'une bouchée d'une petite souris rose, née de la veille et qui n'a pas encore les yeux ouverts; il happe, pour varier, un grillon dans le pré; puis il entend les grenouilles coasser dans le marais voisin : il dresse l'oreille, il y court, il y pêche...

Cependant la lune se lève, la grande lune des belles nuits d'été ; ses rayons obliques rasent la campagne et font scintiller les gouttes de rosée ; un pâle arc-en-ciel se dessine sur la prairie : alors commence la fête des fêtes. Le hibou n'a fait encore que prendre son repas quotidien, il a chassé pour manger ; maintenant il chasse pour remplir ses celliers. Plus de fatigue, plus de somnolence : au sein de cette lumière discrète, tendre et bleue, il sent renaître en lui toutes les énergies vitales. Le cri-cri des grillons continue, le concert des grenouilles redouble ; des clartés furtives trahissent les cachettes des animaux endormis ; aux parfums de l'herbe fleurie s'ajoutent les chaudes senteurs qui viennent des gîtes et des nids. L'heureux carnassier ne se contient plus ; un cri formidable s'échappe de sa poitrine : *kunk, kunk ! — kunk !* grince l'écho de la forêt. Un autre cri retentit dans le lointain : *Tod, tod, tod !* C'est le petit hibou qui s'ébat comme son grand frère. *Tod !* répond l'écho complaisant. Les morts sont nombreux, en effet ; l'abondance règne, les charniers regorgent, et le passant qui s'est oublié jusqu'à cette heure tardive se signe sur le chemin. Repu, mais non fatigué, le funèbre chasseur poursuit son œuvre : il s'y acharne et ne s'en rassasie pas ; ses yeux ronds flamboient, et la lune, toujours souriante, inonde la terre de ses doux rayons argentés.

[1] Extrait des **Chants d'Oiseaux**, par Eug. Rambert. Illustration de Paul Robert. Préface de Ph. Godet.

Noutron Rambert.

L'è vegnâi grand quemet lè niolle
Rambè, clli tieur lardz' et prèvond.
L'ètâi de tsi no tant quâi miolle,[1]
L'ètâi de tsi no à tsavon.
Ie compregnâi noûtrè manâire,
Lo socllio de noûtra vaudâire
Que fâ s'èpantsî la foumâre
Pregnâi[2] *son âma de Vaudois.*
Trovâve biau ti lè velâdzo
Dâo canton, sè coutset,[3] *sè z'adze,*
Et, quand ie fasâi sè voyâdzo,
Trovâve biau noûtron patois.

Rein que de l'oûre trebelhîve,[4]
Et dein clli vîlhio dèvesâ
L'oïessâi la brison dâi pive
Vè lè sapalle rebattâ,
Lo refredon dâi tsermalâre,
Lè ioudelâïe dâi breintâre
Que vant tserdzî pè lè tserrâre
Quand vint lo teimps de veneindzî,